

QUARTIER SFINDJA

La désolation en plein cœur d’Alger

A présent que les lampions de l’élection présidentielle se sont éteints et que vous avez affiché avec ostentation votre zèle à l’endroit du Zaïm, notamment en organisant avec une meute de vos comparses l’assaut contre le siège du RCD à El-Biar pour décrocher ce drapeau noir qui vous a tant fait saliver et qui a permis aux Algériens de ne pas «voir que du bleu» dans cette campagne électorale, peut-être trouverez-vous le temps de consacrer un peu de votre temps aux problèmes des citoyens que vous êtes censés représenter. Je vous rappelle quelques-uns de ces problèmes que vivent les citoyens du quartier Sfindja (ex-Laperlier).

L’état des chaussées du quartier est tel qu’il y a plus de crevasses, nids-d’autruche, affaissements (celui situé au n° 98 du chemin Sfindja réapparaît périodiquement) que de surface roulante en bon état et les interventions au compte-gouttes de l’Asrout censées remettre en bon état les tronçons dégradés ne sont que de médiocres palliatifs exécutés à la va-vite et sans aucun soin (exemple des deux réparations effectuées récemment au niveau de l’Aéro-Habitat et qui ont dû être reprises quelques jours après pour un résultat toujours aussi piètre).

Le mur de soutènement construit l’été dernier par l’ENROS face au n°145 du chemin Sfindja est assurément un modèle de baclage dans le travail surtout pour

une entreprise d’envergure nationale qui a fait ici la preuve de son manque de maîtrise des techniques du coffrage de béton, mais après tout si le donneur d’ordres, en l’occurrence l’APC d’Alger-Centre, a signé la réception de l’ouvrage avec ses défauts et réglé la facture, l’entreprise aurait tort de se gêner.

Un escalier «agressé» il y a plusieurs années par la municipalité soi-disant pour le restaurer, attend toujours sa finition, alors que l’entrepreneur ayant (très mal) exécuté les travaux a empoché sa facture et s’est, quant à lui, bien restauré aux frais des contribuables.

L’état du Parc de Beyrouth (ex-Mont-Riant), où une stèle a été inaugurée en grande pompe juste après la dernière agression israélienne contre le Liban, ainsi que de ses abords est à faire pleurer ceux qui l’ont connu au temps de sa splendeur. Côté Chemin Sidi-Brahim, le spectacle du passage revêtu de pavés berlinois avec ses affaissements béants, une canalisation PVC de plusieurs mètres de longueur branchée directement d’une habitation à l’intérieur du Parc et se déversant dans un regard au milieu d’un escalier, un mur affaissé depuis les inondations de 2003 et dont les décombres sont toujours là, une construction sauvage toute récente gagnée sur les parties communes de l’Aéro-Habitat montrent bien que ces lieux constituent un no mans land loin des regards de l’APC comme de

Netcom et où tout semble permis.

Côté rue Robertseau ou boulevard Krim-Belkacem, la falaise qui s’effrite depuis de nombreuses années vient encore de faire une nouvelle victime, un véhicule Clio garé par malchance en contrebas et qui a reçu un gros bloc de pierre sur le capot lui causant de graves dégâts. Souhaitons que son propriétaire était assuré «tous risques», dans le cas contraire il pourra toujours essayer d’estimer en justice l’APC pour manquement au principe de précaution car elle aurait dû surélever le mur d’enceinte du parc, ou tout au moins installer un grillage pour amortir les chutes de pierres.

Enfin, le chantier de la mosquée Ghaza (ex-El-Forquane), lancé en fanfare l’automne dernier par M. Ghoulamallah, après un démarrage en trombes pour ce qui est du terrassement, s’est depuis enlisé et les riverains s’interrogent sur la signification de la plaque signalétique du projet qui a été posée il y a peu et qui fixe un délai de sept (7) mois pour la réalisation de l’ouvrage. Même si ce délai ne concernait que le gros œuvre, il sera impossible à tenir à l’allure où traînent les travaux. La majeure partie du temps, le chantier est désert et ne connaît une certaine animation que de temps à autre, une façon pour l’entrepreneur de s’éviter des mises en demeure de la part du maître de l’ouvrage (l’APC d’Alger-Centre). Voilà un programme de travail

pour le président d’APC et ses élus. Mais je doute fort qu’il recueille son assentiment car il s’agit de travaux obscurs et peu valorisants, loin des feux de la rampe qu’affectionne M. le président qui préfère, par exemple, se consacrer au rôle de défenseur des droits du peuple sahraoui puisqu’on le voit dans toutes les manifestations de solidarité à l’égard de la RASD, allant jusqu’à donner le nom d’une ville sahraouie (Tifariti) au parc réaménagé du chemin Sfindja).

Yan Amar

LE BILLET DE
M. BENREBIAI
La démocratie au Niger
En dépit du refus du Parlement et de l’arrêt de la Cour constitutionnelle, le président du Niger, au pouvoir depuis 1999, veut s’offrir à tout prix un troisième mandat. Afin d’arriver à cette fin, il use de toutes sortes de stratagèmes, mais l’opposition réagissant avec force, rien n’y fait pour l’heure. Pour une fois que nous assistons à un tel sursaut démocratique dans notre continent, tirons chapeau bien bas à ces deux institutions nigériennes qui ont dit non au viol de leur Constitution.
M. B.

LES BLAGUES DE NOS LECTEURS «BMPMMB»

C'est l'histoire d'un garsi qui ouvre une station-service. Il installe une grande pancarte au-dessus de l'entrée : «BMP».

Le directeur d'une grande banque française installée en Algérie (BNP) vient le voir pour lui dire que ce qu'il y avait d'écrit sur la pancarte rappelait le nom de sa banque.

Le Mâaskri lui répond que BMP voulait dire : - Boualem Moul Poumpa

Le directeur de la banque lui suggéra quand même de trouver un autre nom pour sa station. Quinze jours plus tard, le directeur de la banque passe de nouveau devant la station-service et trouve une autre pancarte : «BMPMMB».

Etonné, il va voir le type et lui demande ce que signifiait ce nouveau logo.

Le Mâaskri lui répond : - Boualem moul Poumpa Machi Moul Banka.

VOS MESSAGES

● Harraga : phénomène de «société» ou réalité durable ?

Depuis la survenance de cette tragédie, qui porte le nom de «harga», néologisme qui mérite amplement de faire son entrée dans le Larousse ou le Robert, tant l'écho a atteint l'autre rive de la Méditerranée.

On n'a cessé de spéculer sur les origines ayant donné naissance à ce phénomène déroutant.

Sociologues, psychologues, autres spécialistes des sciences humaines et sociales et une fraction de la société civile se sont penchés sur ce problème aussi épineux qu'une forêt de cactus pour déterminer s'il s'agit bien d'une réalité passagère ou alors d'une réalité durable et qu'il faudra alors au plus vite trouver la solution adéquate pour stopper l'hémorragie démographique. Faits scientifiques ou empiriques,

les avis se rejoignent : «l'exclusion» est pointée du doigt.

Mais s'agit-il seulement de la mal-vie engendrée par le chômage qui ne cesse de creuser un fossé abyssal entre le bonheur de quelque-uns et la misère du plus grand nombre, les laissés-pour-compte qui se contentent de fragments que lui accorde la logique de la rente ?

Ce ne serait pas aussi cette impossibilité d'atteindre un objectif parmi tant d'autres, défini et prescrit par la culture, et l'absence de moyens licites de l'atteindre incite au recours de moyens illicites ?

Evasion, aventure, les voyages et la découverte du pays et de sa culture sont certainement cette corde qui manque à l'arc du jeune.

Le travail à lui seul ne suffit pas sans le repos et les loisirs en conformité avec les règles de la bienséance, nous créons un nouveau mal, celui du dépérissement progressif de la jeunesse qui assiste, impuissante, aux systèmes qui fonctionnent de plus en plus mal et n'aura plus goût à

entreprendre une quelconque action inscrite à l'actif du bien collectif.

Là nous nous acheminons inéluctablement vers l'anomie.

Bob.Med/ Achour S., Belcourt

● **De la corruption**

Presse et corruption ! Voilà deux lignes qui ne devaient jamais se rencontrer. Mais n'oublions pas que nous sommes au pays des miracles et du merveilleux. Il paraît que c'est la faute à Pandore et aux vents défavorables qui soufflaient dans notre direction au moment où cette calamité sortait de la boîte ! Comme pour le rideau, nous ne vaincrons jamais le signe indien.

Et pourtant, bien des hommes courageux, dont des journalistes, ont essayé de combattre ce fléau, en entrant dans le labyrinthe pour tuer le minotaure qui se nourrissait du sang de nos enfants.

Bon nombre d'entre eux furent tués par l'hydre, d'autres conti-

nent d'errer au jour d'aujourd'hui. Parce que, comme il fallait s'y attendre depuis le temps d'Homère, le fil d'Ariane a perdu de consistance et a fini par se rompre et nos amis n'ont jamais su retrouver le chemin du retour. Comme nous vivons en grande partie de rêves, il faudra peut-être un jour descendre aux enfers, avec notre expérience d'ici-bas nous ne risquons pas grand-chose.

Là-bas nous aurons seulement à vaincre les chiens monstrueux gardiens des enfers qu'on appelle Cerbères et à triompher des furies. Alors nous ramènerons ces Hommes qui nous ont quittés alors que le pays avait grand besoin d'eux. N'oublions jamais que la corruption conjuguée avec de la hogra a été l'un des ingrédients qui a le plus contribué à concocter ce qu'on a appelé communément la décennie rouge-noire (à ne pas confondre avec le Rouge et le Noir de Stendhal).

Boutrid Farid, Batna